

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire  
 N° : 4103  
 Cote : A, ex 3

## Les migrations dans le sud du Cameroun

André FRANQUEVILLE

Ces quelques notes se proposent de retracer comment, dans l'itinéraire qui fut le mien, se sont peu à peu précisés tant le sujet de recherches qui m'a occupé en priorité au long de ces dernières années que les moyens retenus pour l'aborder du point de vue qui m'intéressait plus particulièrement : celui qui considère le migrant et sa migration dans le contexte d'une histoire vécue mais située dans le temps comme dans l'espace.

### PREMIERES APPROCHES DE LA VILLE ET DE SON ENVIRONNEMENT

Affecté au Cameroun, en 1965, pour participer au programme d'atlas (Atlas national et Atlas régionaux au 1/500 000) alors mené par l'ORSTOM dans ce pays, je me suis aussitôt intéressé parallèlement à la ville de Yaoundé sur laquelle n'existait pas, alors, de publications géographiques récentes (1). Et, peu à peu, l'étude de cette ville, d'abord pour elle-même, puis comprise dans son environnement régional, s'est trouvée placée au premier plan de mes travaux de recherche.

a) Ma première publication sur Yaoundé (1968) présentait le paysage urbain de la capitale du Cameroun tel qu'il résultait alors du récent "décollage démographique" survenu au tournant des années de l'Indépendance (1960). Elle

---

(1) Outre les planches "géographie humaine" de l'Atlas du Cameroun, généralement oeuvre collective de la Section de Yaoundé, ma participation à ce programme porta sur l'Atlas Sud-Est avec H.BARRAL (1969), l'Atlas Sud-Ouest (1973) et fut l'occasion d'un article méthodologique écrit avec J.Tissandier (1972).



## L'ETUDE DES MIGRATIONS

Cette approche d'ensemble des relations ville-campagne, qui me semble aujourd'hui bien partielle et incomplète, m'avait montré l'intérêt d'une autre recherche qui serait, cette fois, plus spécifique : celle des seules migrations, mais dans le cadre, non plus d'un axe routier privilégié, mais de l'ensemble de la région immédiatement au nord de Yaoundé, correspondant au département de la Lékéié.

## a) L'émigration rurale dans la Lékéié

C'est là une des régions les plus densément peuplées du sud du Cameroun (50 hab./km<sup>2</sup>), où se posent, localement, des problèmes de sur-exploitation des sols (jachère non respectée, culture à outrance du cacao) et qui, pourtant, contribue pour une grande part au ravitaillement vivrier de la capitale. L'objectif était de tenter d'évaluer ce que pouvait être l'émigration rurale dans ce département si proche de Yaoundé, et d'en définir les caractéristiques.

A cette fin, 27 villages furent sélectionnés et enquêtés (mars 1970-janv.1971), les critères retenus étant les suivants :

- taille démographique, l'échantillon devant contenir des villages de toutes tailles;
- localisation par rapport aux voies de communication et, en conséquence, degré d'accessibilité;
- densité de population : villages appartenant à des secteurs de forte, moyenne ou faible densité;
- plus ou moins grande distance de Yaoundé.

La méthode utilisée, inspirée de l'enquête biographique décrite par Ph.HAERINGER, a consisté à interroger tous les chefs de famille des villages choisis, à établir leur biographie pour déceler leurs éventuels déplacements et à reconstituer l'ensemble de la famille (frères et enfants de l'interviewé) pour en connaître les membres absents. Une telle enquête n'était donc pas, à proprement parler, un recensement du village, puisqu'elle ne s'intéressait qu'aux déplacements de la population. Elle était limitée aux chefs de famille, en pratique aux hommes âgés de plus de 20 ans, et ne tenait pas compte des migrations féminines. Dans chacun des villages, tous les chefs de famille ont été interrogés.

Si, pour une évaluation critique de la méthode, le relevé des migrations passées, celles de la personne interviewée, est aisé à établir (la seule limite étant celle de la mémoire de l'intéressé), on peut penser que le décompte des absents et surtout l'établissement de leurs migrations pose plus de problèmes. A vrai dire, les omissions furent probablement rares, car la méthode reposait sur une reconstitution de l'ensemble de la famille, présents et absents, qu'il s'agissait de situer géographiquement. Au besoin, les personnes présentes, parents ou voisins, qui assistaient à l'entretien, intervenaient pour rectifier ou compléter les informations. Le problème fut

plutôt d'un manque inévitable de précisions des données relatives aux absents (état-civil, activités, déplacements postérieurs au départ du village). Cette limite, inhérente à une telle enquête, me conduisit à l'idée qu'une bonne connaissance des mouvements migratoires ne pouvait découler que d'une étude conduite à la fois en milieu rural et en milieu urbain.

La recherche ainsi menée sur l'émigration rurale dans la Lékié a donné lieu à trois publications : l'une où sont exposés les résultats des enquêtes (1973) et deux autres de caractère plus méthodologique (1972 et 1973).

#### b) L'étude des migrations dans la région de Yaoundé

Ces recherches dans la Lékié ont donc, en quelque sorte, joué un rôle d'enquête-pilote permettant de mettre au point une méthode de reconnaissance des migrations et d'en déceler les insuffisances. Il était désormais possible, grâce à l'expérience acquise, d'en élargir le champ jusqu'à l'ensemble du "bassin migratoire" de Yaoundé, celui-ci étant défini comme la zone la plus sujette à son attraction démographique telle que les différents recensements permettent de la saisir. Pour diverses raisons, souvent d'ordre pratique, cette zone fut limitée à un rayon de 250 km autour de la capitale excluant le pays bamiléké et la région orientée prioritairement vers Douala.

Les migrations étaient, cette fois, saisies aussi bien au point de départ qu'au point d'arrivée, grâce à des méthodes d'investigation variées :

- enquêtes directes en milieu rural, analogues aux précédentes mais plus complètes (faisant notamment leur place aux femmes), menées dans 38 villages choisis autour de Yaoundé; elles ont donné lieu à 3 000 fiches familiales apportant des informations sur 14 000 présents et 6 000 absents;
- enquêtes directes dans les quartiers d'immigration de la capitale, portant sur 1 000 personnes;
- enquêtes plus spécialisées auprès de certaines catégories de la population urbaine :
  - . par interview de 255 salariés de deux grandes entreprises de Yaoundé;
  - . par questionnaires posés à des élèves du secondaire et du technique à Yaoundé (800 questionnaires).

Sans entrer dans les détails, précisons d'un mot la technique de ces enquêtes urbaines. Elles furent les premières en date, et menées au moyen d'un questionnaire ronéoté dont les réponses étaient ensuite reportées sur des cartes à perforations marginales. Le système fut amélioré pour les enquêtes ultérieures, en milieu rural, les réponses étant alors directement inscrites sur la carte perforée. L'enquête de quartier, pour trouver chez eux les habitants, devait se dérouler le soir, entre 18 et 22 h., et nécessitait une introduction auprès des habitants par le chef de quartier. D'autre part, Yaoundé étant en constante destruction-reconstruction, l'arrivée d'un enquêteur suscitait en général l'inquiétude, inquiétude

qu'il importait avant tout de dissiper.

Cette enquête urbaine n'avait pas de prétention démographique et ne se posait donc pas de problème d'exhaustivité, s'attachant seulement à établir le processus d'installation des migrants à Yaoundé. Les quartiers choisis furent ceux dont on connaissait le rôle d'accueil des immigrés, quartiers spontanés anciens ou nouveaux. La "stratégie" consistait à choisir les cases à enquêter tantôt dans le haut du quartier, tantôt vers le bas, près du marigot; les quartiers se hiérarchisent en effet selon la hauteur : au haut des collines où passent les routes, premières zones construites, s'opposent les flancs, puis le lit du marigot, souvent inondable, où les équipements sont généralement déficients et les loyers moins élevés. Dans chacun de ces deux secteurs était retenue une suite de cinq cases contiguës, système qui évitait tout choix subjectif ou suggéré par le chef de quartier et laissait place au hasard. A tous les occupants de la case âgés de plus de 18 ans était posé oralement un questionnaire retraçant leur biographie.

L'étude ainsi menée, en grande partie grâce à ces recherches spécialisées sur les migrations, utilisa aussi, bien sûr, les résultats acquis par ailleurs aussi bien par les travaux déjà publiés sur la région que par les différents recensements jusqu'ici réalisés au Cameroun.

Plusieurs publications ont déjà présenté quelques résultats partiels de ces recherches : en 1972 sur un quartier de Yaoundé, en 1974 et 1976 sur la notion de "région migratoire" appliquée au sud du Cameroun, en 1978 par une comparaison de l'évolution démographique de deux villages à une douzaine d'années d'intervalle, en 1979 sur l'immigration à Yaoundé. Mais l'ensemble des résultats ainsi acquis sur les migrations dans le sud du Cameroun fera l'objet d'une thèse d'Etat dont la rédaction s'achève. D'autre part, à la demande du Ministère de la Coopération, j'ai repris et complété les données relatives à la ville de Yaoundé pour en présenter une monographie qui sera prochainement publiée par l'ORSTOM.

Que conclure de cette "pratique de la recherche" en géographie, peu à peu précisée dans son objet, son contenu et sa méthode, qui approche aujourd'hui de son terme ?

D'abord qu'il n'existe pas de recettes, de "passe-partout" de la recherche; que chaque objet de recherche, chaque "terrain" requiert une méthode propre, une adaptation de la méthode et du chercheur qui doit, en réalité, être constante, sous peine de laisser échapper des pans entiers de la réalité et de son explication. Non qu'il faille mépriser l'expérience acquise par d'autres, mais celle-ci n'est pratiquement jamais transposable telle quelle.

Ensuite qu'aucune recherche, même la meilleure, n'est jamais définitive, leçon d'humilité pour le chercheur! la situation observée, et même bien expliquée, n'est jamais que celle d'un moment, au mieux d'une décennie. Ce que l'on découvre et ce que l'on écrit appartient déjà au passé, mais il faut pourtant le livrer au public, ne serait-ce que pour poser un jalon, si imparfait soit-il,